

Théâtre Lumen

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **66 (1927)**

Heft 35

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-221253>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

P. P. C.

MAITRE C. donnait dernièrement un grand dîner à l'occasion de la fin d'un bon procès, bien gagné. Inutile de dire que les parties n'étaient pas représentées, il fallait ne pas laisser voir le plaisir qu'ont les maîtres du barreau lorsque, entre la poire et le fromage, ils narrent les travers de leurs clients.

Dans ce cas il y avait mieux ; Madame commit l'imprudence de semoncer vertement la cuisinière le matin de ce jour mémorable, puis, pensant encourager le zèle de la femme de chambre, cette dernière reçut aussi le solde du mécontentement de Madame.

A midi, on se mit à table cérémonieusement et le potage fut lestement enlevé.

Il y eut alors un arrêt dans le service. Au bout d'un quart d'heure, le maître de la maison, fort étonné, s'excusa et alla à la cuisine.

Dix autres minutes s'écoulèrent. L'éminent avocat ne revenait pas. Sa femme s'excusa à son tour et disparut aussi mystérieusement.

Fort surpris, les invités dépêchèrent une vieille amie de la famille à la recherche de leurs hôtes.

Elle les retrouva dans l'office, affalés sur des chaises et complètement désespérés.

La cuisinière, son aide et la femme de chambre étaient partis, emportant hors-d'œuvre, rosbif, poulet et le reste.

Une simple pancarte accrochée au mur, mentionnait, en guise de P. P. C. un mot très vilain.

Maître C. et sa femme ne l'ont pas encore digéré.

LES DEUX DAMES DE CHEZ MARC-ANTOINE. (Suite).

Mais il y avait peu d'être à rencontrer dans le village. Par cette lourde chaleur de juillet, les gens, s'ils n'étaient dans les hauts pâturages avec les bêtes, demeuraient chez eux, à l'ombre. Un soleil lourd chauffait à blanc la route et la place devant l'église. Un chat étendu sur le pavé sommeillait, accablé, ne daignant pas même s'émouvoir au vol des insectes bourdonnants qui chantaient à ses oreilles et les taquinaient de leurs ailes. Bruno, le chien de la « Croix-Blanche », langue pendante, dormait dans sa niche. Une poule épouvantée traversa la place en piaillant et en voletant, comme si elle eût eu douze fouines à ses trousses. Sur les murs, des lézards buvaient le soleil, voluptueusement. Les boutiques semblaient closes. Aucune vie, aucun mouvement nulle part.

Et Mariette pensait.

— Drôle d'idée que d'aller rôder sur les chemins par une pareille tiède.

Tout à coup, comme elles sortaient du village, une sirène hurla derrière leur dos et le roulement doux d'une auto les fit se retourner vivement. Mariette, surprise et apeurée, tira sa maîtresse par le bras pour l'obliger à se ranger au bord de la route et comme pour excuser la familiarité du geste, elle dit, tandis que passait la machine :

— C'est juste à cet endroit que le fiancé à Lucie Mermod fut écrasé.

Mais Pauline n'entendit pas cette phrase. Elle avait regardé au passage, les deux chauffeurs masqués de lunettes rondes et les deux voyageuses, envoilées de gris, qui se retournaient vivement et la saluaient de la main. Ces dames la connaissaient. Des Parisiennes, sans doute. Ou des étrangères rencontrées en quelque palace mondain au cours de ses voyages. Elle n'avait pu distinguer leurs traits.

— Des gens heureux, fit-elle.

Et, du regard, elle suivait la quarante chevaux, poussiéreuse, mais rapide et vaillante, qui ayant mis la quatrième vitesse, au sortir du village, fuyait au loin, vers la plaine, mangeant la route, mangeant des kilomètres.

— Des gens heureux.

C'est qu'elle aimait à rouler, sans souci de rien, à toute expansion. Le quatre-vingt-dix à l'heure ne l'eût pas effrayée. Elle se grisait à l'envolée prestigieuse du monstre. Elle adorait le démarrage presque foudroyant des quarante chevaux emportés dans leur course folle, d'horizon en horizon, comme un rêve qui fuit au matin, tandis que l'esprit s'éveille et cherche à en ressaisir les bribes éparées. Elle prenait plaisir — et quel plaisir ! — à ouïr le rythme heurté du moteur et les coups sourds des vitesses qu'on change. C'était la vie, cela ; la vie où l'on se sent vivre...

— Rentrons, fit-elle brève et décidée.

En retraversant le village, Pauline entra au téléphone et envoya une dépêche, puis elle écrivit une

demi-douzaine de cartes postales. Cela fait, elle sou-

rit.

— Nous irons au Bazar, puisqu'il est à deux pas. Et, là, elle fit emplette de nombreux bibelots agré-

mentés de vus. Elle y joignit une fort belle pipe.

— Pour Jean Frutschy, dit-elle à Mariette.

Puis, chez le juif Meyer — au « Petit Louvre » — elle fit choix d'un tablier fantaisie, très coquet et d'une cravatte.

— Pour Catherine et le bovaïron. Vous ne désirez rien Mariette.

Celle-ci eût un petit haut-la-tête.

— Mademoiselle est bien bonne. J'ai tout ce qu'il me faut.

Pauline paya.

— Maintenant, montons aux Sapinières.

En voyant entrer sa fille, Mme Gerbier comprit que quelque chose de nouveau était dans l'air. Pauline souriait, Pauline riait.

— Tu as fait bonne promenade ?

— Excellente, maman, excellente.

— Ça se voit, tu as meilleur visage.

— C'est le visage des grandes décisions.

Sans autre, madame Gerbier devina et comprit que la halte, dans l'oasis paisible, était achevée. Cette jolie heure touchait à sa dernière minute et elle connaissait trop sa fille pour ne point savoir qu'une heure semblable n'aurait pas de lendemain.

— Tu veux partir, dit-elle.

— Nous quitterons les Sapinières dans deux jours, oui, maman. J'ai télégraphié à Lina.

Madame Gerbier ne protesta pas. Elle était trop habituée à la soumission et savait trop l'inutilité des disputes pour s'opposer à rien, même faiblement. Elle ne désira que savoir vers quelle terre nouvelle sa fille allait l'emmener.

— Et nous allons ?

— Directement à Ouchy, où nous déciderons le reste. Pour le moment, il s'agit de quitter ce pays. J'en ai assez. Ces montagnes m'étouffent. Elles me tombent dessus...

De ses deux mains levées et agitées, Pauline faisait un geste de détresse, comme pour se préserver d'un éboulement menaçant à sa tête.

— Oh ! j'en conviens, c'est très beau, c'est même trop beau. Il n'en faut pas abuser. Si je restais ici, une semaine encore, je deviendrais folle. Et, maintenant, je vais m'occuper des malles avec Mariette. Il faut aussi emballer mes bibelots. Nous achèterons des caisses...

L'annonce de ce départ subit fit sur les braves gens des Sapinières, des impressions diverses. Tante Julie n'en fut pas fâchée. A la longue ce va et vient continu dans sa maison, les conversations un peu bruyantes de Pauline, les veuleries de Mme Gerbier la fatiguaient. Et puis, une certaine inquiétude au sujet de Marc-Antoine l'avait peu à peu envahie. Le visage assombri du garçon depuis que Pauline semblait le négliger, l'avait effrayée.

— Aimait-il cette Parisienne ?

D'autre part, les bruits du village relatifs aux « deux dames de chez Marc-Antoine » avaient passé le petit bois. Des échos en étaient parvenus aux oreilles de tante Julie. Le vieux Frutschy avait dit son mot. Sa réplique au fruitier Landwirth, répétée à Catherine, et rapportée par celle-ci à sa maîtresse, montrait suffisamment, à quel point les bonnes langues de Fiermont exploitaient le sans-gêne des deux jeunes gens. Déjà, à deux ou trois reprises, tante Julie avait murmuré :

— Heureusement, qu'elles vont bientôt partir.

Et ce départ venu ne la chagrinait point, au contraire. Catherine pas davantage, que les extras culinaires commençaient à lasser. Quant à Jean Frutschy, n'ayant jamais aimé les étrangers, ni les étrangères, il les avait vu arriver, ces dames, sans aucun plaisir et il les voyait s'en aller sans aucun regret.

Seul, Marc-Antoine souffrait un peu. L'attitude de Pauline, depuis plus d'une semaine aurait dû l'éloigner d'elle. Il comprenait, il avait toujours compris que devenir amoureux de cette élégante personne ne rimait à rien. Il n'en était pas amoureux. Non. Et, cependant, la pensée d'une séparation définitive l'attristait, alors que, raisonnablement il eût dû s'en réjouir. Car, s'il n'aimait pas Pauline, le pauvre était cependant tout au bord du ravin. Il se sentait attiré. Le vertige l'enveloppait et le grisait. Jusque-là, Marc-Antoine s'était accepté sans analyse, tel qu'il était, n'ayant aucune tendance à couper en quatre les cheveux de la psychologie, et voici que, tout à coup, il s'examinait pour constater en lui les premiers souffles d'une passion. Oh ! rien de grave, mais quelques jours encore et il se fut englouti pour longtemps aux singularités de la jeune fille et leurré aux reflets de ses cheveux blonds. Surtout que, pendant les dernières heures de séjour, Pauline se mon-

tra très allègre, très vivante, très « bon garçon », absolument semblable à la Pauline des premières semaines, à la Pauline des courses aux bibelots. Si aimable, même, que lorsque, incitée par une impulsion inexplicable, elle proposa à Mariette de l'accompagner à Paris, celle-ci, subjuguée, charmée, oubliant tous les petits coups d'épingle et les gronderies exagérées, accepta malgré les conseils et le mécontentement visible du grand-père, l'ancien syndic Voutaz.

(A suivre).

G. Héritier.

Théâtre Lumen. — Pour son programme de cette semaine, la Direction du Théâtre Lumen annonce **L'Eventail de Lady Windermere**, merveilleux film artistique et dramatique tiré de la romanesque comédie d'Oscar Wilde. Au même programme, **Pieratt dans Encore de l'audace !** 20 minutes de fou-rire ; **Burgos et Ségovie**, documentaire et le **Ciné-Journal** suisse avec ses actualités mondiales et du pays. Tous les jours, matinée à 3 heures, soirée à 8 h. 30 ; dimanche 28, matinée dès 2 h. 30.

Royal Biograph. — Afin de donner satisfaction aux nombreuses personnes qui n'ont pu voir le merveilleux film **Michel Strogoff** lors de sa présentation au Théâtre Lumen, la Direction du Royal Biograph s'en est assurée l'exclusivité pour 7 jours encore, soit du vendredi 26 août au jeudi 1er septembre inclus. « Michel Strogoff » est encore à ce jour le spectacle le plus féérique qui nous ait été donné d'admirer. Rappelons en terminant que la mise en scène est signée par Tourjansky. Quel que soit le succès de « Michel Strogoff », ce film ne pourra être présenté que 7 jours seulement. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30 ; dimanche 28, matinée dès 2 h. 30.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne, rue Centrale 4.